

## *I Love a Man in Uniform* de David Wellington

Gilles Marsolais

---

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1993). Compte rendu de [*I Love a Man in Uniform* de David Wellington]. *24 images*, (68-69), 69–69.

pas dans la neige, que la voix et le chant d'une beauté dévastatrice d'une vieille femme pour en témoigner. Le spectateur qui ne craque pas au moins à cet endroit précis du film est un monstre d'insensibilité.

Sans prêchi-prêcha, les paroles des chansons, relevant parfois d'une poésie naïve, parlent donc inévitablement de l'Histoire, de leur histoire occultée, où il est question entre autres de Franco, d'Hitler et de Ceausescu. Après une incon-

turnable visite à la Vierge Noire aux Saintes-Maries-de-la-Mère, dans le Sud de la France, ce film qui maintient le cap pendant une heure trois quarts sans aucun commentaire ni dialogue se termine d'une façon magnifique quelque part en Andalousie. Finalement, on a au moins appris que les Gitans ne sont pas tous des danseurs de flamenco, même s'il existe une parenté musicale indéniable entre les Louars du Rajasthan (les descendants des premiers Gitans qui ont quitté l'Inde il y

a mille ans), les Gawazis d'Égypte, les Tsiganes de Roumanie et les Gitans andalous, alors que ces groupes ignorent souvent tout les uns des autres. Et ce n'est pas le moindre mérite de Tony Gatlif que d'avoir initié ce voyage au cœur d'un peuple sans territoire et sans nationalité, et de l'avoir fait instinctivement sur ce trait culturel qui les rassemble: la musique. ■

GILLES MARSOLAIS

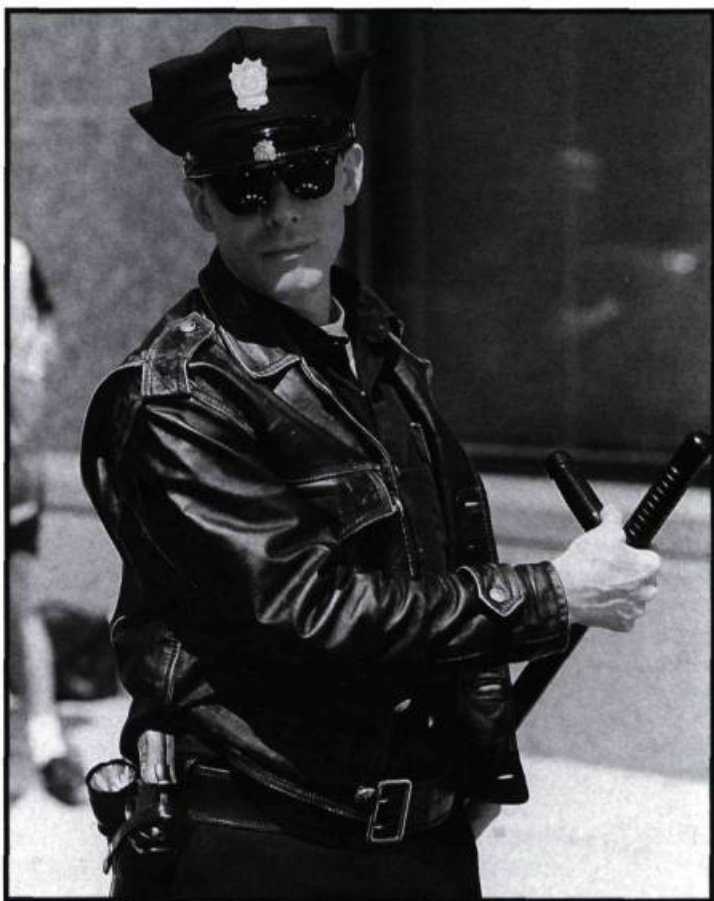
## I LOVE A MAN IN UNIFORM DE DAVID WELLINGTON

Un employé de banque qui est aussi aspirant comédien, à moins que ce ne soit l'inverse, décroche un rôle de policier dans une série télévisée de deuxième ordre (*Crimewave*). Rapidement, sitôt endossé l'uniforme, qu'il portera même dans la rue, il se prend au jeu au point d'en arriver à confondre la fiction et la réalité. Sa dérive révèle alors son goût immodéré pour l'autorité, la loi et l'ordre, voire ses tendances fascisantes, fournissant aussi au réalisateur les armes pour concocter une satire féroce de la télévision avec ses aspects débilitants.

Après une séquence extrêmement violente, en pré-générique, qui d'entrée de jeu explique les mobiles du dédoublement de personnalité à laquelle nous allons assister, une séquence qui n'est donc pas aussi gratuite qu'il y paraît de prime abord puisqu'elle justifie la suite du récit, David Wellington réussit à maintenir notre attention en suivant à la trace ce psychopathe en puissance qui s'enfoncé progressivement dans la folie, et le fait en appliquant les lois du genre amplement explorées par les Américains.

Mais, en même temps, loin d'être une copie conforme de quelque production américaine, le film, qui n'est hélas pas exempt de certaines invraisemblances, adopte un ton qui se veut distancié, sans doute pour amener le spectateur à réfléchir sur le phénomène plutôt que d'être simplement captivé par l'action. Cependant, l'air angélique de Tom McCamus accentue involontairement cette distance, même si son jeu est honnête, sans casser des briques. Les vrais éléments de dis-

Tom McCamus.



tanciation, on les retrouve plutôt dans les rapprochements continus que le réalisateur établit entre la vie de tous les jours, avec son cortège de violence, à laquelle est confronté tout policier ou tout employé de banque, et sa représentation mythifiée à la télévision, enrichissant ainsi son

propos d'éléments de réflexion pertinents et qui font de *I Love a Man in Uniform* plus qu'un petit régal de perversité entretenue par la confusion des rôles. ■

GILLES MARSOLAIS